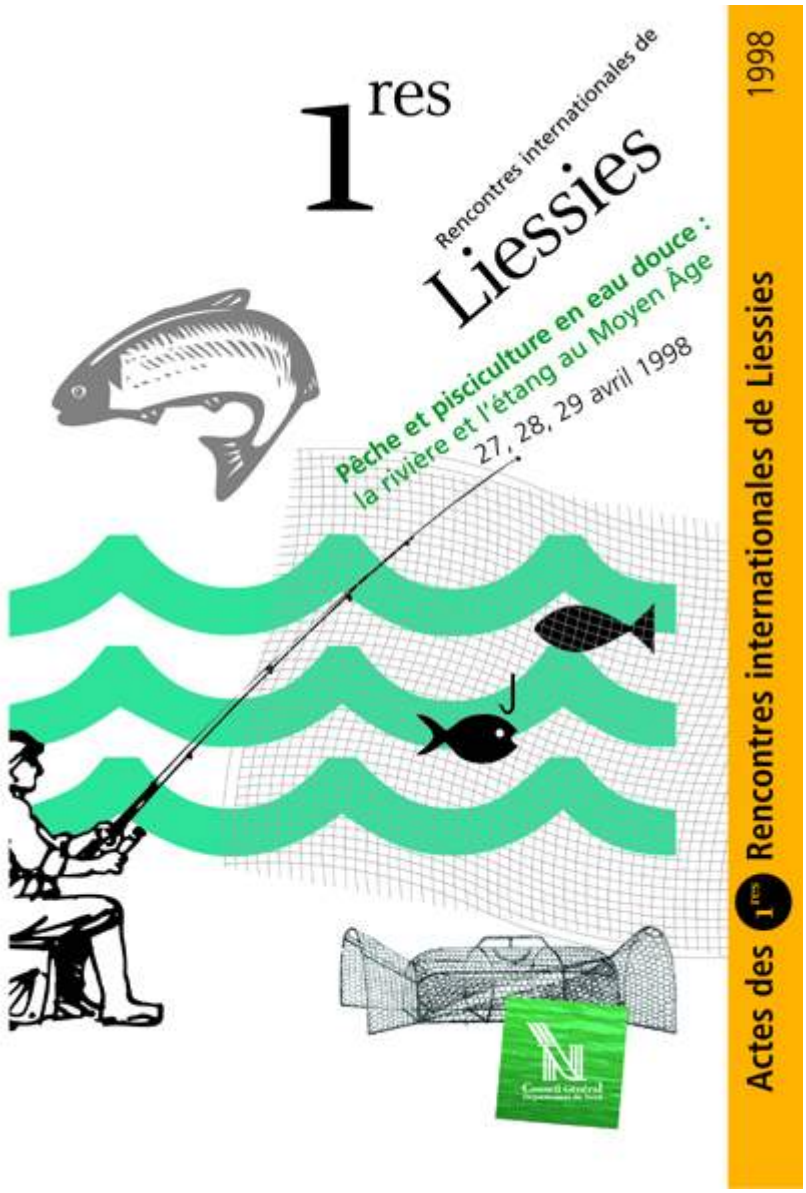
Présentés par Paul Benoit, Frédéric Loridant et Olivier Mattéoni



Apport de l'archéozoologie à la connaissance de l'exploitation de l'eau douce au Moyen Age et à l'Epoque Moderne en Belgique

par

Wim Van Neer et Anton Ervynck

Conseil général du Nord
Lille 2004

Apport de l'archéozoologie à la connaissance de l'exploitation de l'eau douce au Moyen Age et à l'Epoque moderne en Belgique

Wim Van Neer
Musée royal de l'Afrique centrale (Tervuren, Belgique)

Anton Ervynck
Institut pour le Patrimoine archéologique
de la Communauté flamande (Zellik, Belgique)

INTRODUCTION

PEINTURES, LIVRES ET OSSEMENTS : LES SOURCES D'INFORMATION

La reconstitution de la pêche en eau douce durant le Moyen Age et la période post-médiévale peut faire recours à plusieurs sources d'information. L'iconographie médiévale montre surtout des scènes de capture de poissons [1], et ce n'est que depuis le XVIe siècle que les produits de pêche, commercialisés ou préparés, sont représentés sur des tableaux montrant des marchés et des intérieurs de cuisine, comme les peintures de Joachim Beuckelaer et de ses successeurs [2]. Plus tard encore, ces produits figurent sur des natures mortes. Des sources historiques écrites concernant la pêche et les poissons comprennent en premier lieu les livres de cuisine, les livres de ménages des dépenses, les règlements de marchés des villes ou les règlements de taxation ou de privilèges concernant la pêche en eau douce. L'étude de l'iconographie et des sources écrites se heurte à certaines restrictions [3]. Pour le haut Moyen Age, les deux catégories font défaut. De plus, les peintures fournissent des informations qui sont très générales en termes d'origine géographique. Les textes traitent plutôt d'une région ou d'un seul lieu et ne sont pas préservés pour toutes les régions et toutes les périodes.

A part ces problèmes de répartition chronologique et spatiale, les sources historiques sont également limitées dans leur dimension sociale. Les livres de cuisine étaient destinés aux classes aisées, tandis que les comptes de dépenses étaient gardés par les ménages riches issus de la noblesse féodale, les établissements ecclésiastiques ou caritatifs. Les documents judiciaires concernant les droits de pêche renseignent uniquement sur ceux qui en bénéficiaient, tandis que les réglementations de marché stipulent la marchandise vendue, mais n'indiquent pas les

personnes qui pouvaient se procurer les différents produits. A cause de leur contexte social, les peintures représentant des produits de pêche risquent de donner une vue biaisée de la consommation. Les tableaux étant destinés aux intérieurs des classes aisées, une sélection en faveur des espèces les plus appréciées et donc les plus chères a eu lieu. Il s'avère aussi que parfois la représentation de certains poissons et légumes reflétait un symbolisme érotique.

Une autre limite des sources historiques est qu'elles ne couvrent pas la consommation de toutes les espèces de poissons. Certaines espèces, de moindre importance économique, échappaient aux réglementations et aux taxes. D'autres problèmes sont liés au fait que certains noms anciens de poissons ne peuvent pas être liés à des espèces biologiques précises. De plus, certains poissons sont désignés par des termes généraux. Ainsi les *witvisch* dans les textes néerlandophones ou les *blans peissons* dans les documents français couvrent toute une gamme d'espèces de la famille des cyprinidés.

Pour arriver à une reconstitution historique valable de la pêche et de la consommation de poisson, la consultation d'un maximum de sources iconographiques et textuelles permet de contourner en partie leurs limites inhérentes. De plus, l'archéozoologie permet une approche plus large. L'archéozoologie, c'est-à-dire l'analyse de restes et de traces d'animaux provenant de sites archéologiques, nous renseigne sur les relations entre l'homme et le monde animal du passé. L'étude de restes fauniques aide à reconstituer le paléoenvironnement et permet d'illustrer de quelles façons l'homme a exploité les animaux. Un avantage de l'étude de restes de poissons provenant de fouilles archéologiques consiste dans le fait que, en principe, le matériel peut provenir de toutes les régions et de toutes les périodes. De plus, l'analyse archéo-ichtyologique renseigne aussi bien sur les habitudes alimentaires des pauvres que celle des classes aisées. Par rapport aux sources historiques, les ossements permettent, par leur identification détaillée, d'arriver à une reconstitution plus précise et plus complète de la faune exploitée. L'archéo-ichtyologie a pourtant aussi ses limites. Ainsi, les conditions favorables à la préservation des ossements ne sont pas présentes dans chaque type de sédiment, ce qui résulte parfois dans la disparition totale de la faune sur un site. Le squelette de certaines espèces de poisson (requins, raies, maquereau, saumon) se préserve toujours moins bien par rapport à certaines autres (perches, cyprinidés, gadidés). Une détermination précise du matériel trouvé lors des fouilles reste encore difficile pour plusieurs éléments squelettiques, surtout si on a le choix entre un grand nombre d'espèces apparentées (comme par exemple les cyprinidés)[4].

L'ARCHÉOLOGIE ET LE POISSON : UN MARIAGE RÉCENT

L'archéozoologie se concentrait au début sur les mammifères et ce n'est que depuis une vingtaine d'années que les poissons ont commencé à recevoir l'attention qu'ils méritent. Le développement relativement tardif de l'archéo-ichtyologie s'explique par plusieurs facteurs. Leurs ossements étant de petite taille, les poissons échappent trop souvent à l'attention des fouilleurs qui n'ont pas recours au tamisage. L'utilisation de techniques efficaces de prélèvement pour les restes organiques[5] est depuis bien longtemps établie en Préhistoire, mais pour les périodes protohistoriques et historiques le tamisage a été introduit plus tard et pas toujours

appliqué partout de façon systématique. Evidemment, une destruction différentielle de restes de poissons peut également être à la base d'une absence ou d'une pauvre représentation de ces animaux sur un site, mais pour l'époque qui nous concerne ici, plusieurs types de dépôts favorables à la conservation de l'ichtyofaune existent. Ainsi, les restes de poissons se retrouvent souvent en grand nombre dans les couches ou fosses-dépotoirs et dans des puits ou des latrines associés aux habitations. Pour la Belgique, comme ailleurs, l'étude systématique des restes de poissons issus de sites archéologiques n'a pu débuter que lorsque les méthodes de récolte appropriées ont été utilisées et qu'une collection de référence, permettant l'identification des fossiles, a été établie. Depuis 1990, nous avons eu la possibilité d'étudier l'ichtyofaune d'environ quarante sites belges datant du Paléolithique supérieur jusqu'à la période post-médiévale. Les sites datant du Moyen Age et de la période post-médiévale sont bien représentés dans cette banque de données [6].

Dans ce qui suit, les possibilités d'interprétation de l'archéo-ichtyologie seront élaborées, tout en insistant sur les résultats pour l'exploitation de l'eau douce durant le Moyen Age et l'Epoque moderne. Les sites étudiés jusqu'à présent se situent, pour la période concernée, surtout dans le bassin de l'Escaut ; les échantillons provenant des bassins de l'Yser et de la Meuse sont moins nombreux (**Fig. 1**). La comparaison à travers le temps de nombreux ichtyofaunes provenant de différents types de sites (villes, abbayes, châteaux, ...) a permis d'établir des tendances dans les systèmes d'acquisition de poisson, approche méthodologique qui souligne encore une fois que l'archéozoologie est avant tout une discipline comparative [7].

LE SORT DES ESPECES ANADROMES ET LA DISPARITION DU SILURE GLANE AU MOYEN AGE

Des travaux zoologiques datant de la fin du XIXe et de la première moitié du XXe siècle [8] décrivent déjà le déclin de certaines espèces dans l'ichtyofaune. Il s'agit essentiellement de poissons anadromes, c'est-à-dire des espèces qui passent la plus grande partie de leur vie en mer mais qui remontent les fleuves de façon saisonnière pour s'y reproduire. La régression a continué durant le XXe siècle par l'effet combiné de la surpêche, de la forte pollution et des travaux d'aménagement de fleuves limitant les migrations vers les frayères, et a finalement résulté dans la disparition totale de poissons tels que l'esturgeon, le saumon atlantique, la truite de mer, l'alose finte, la grande alose, diverses espèces de corégones et l'éperlan [9] (**Fig. 2**). Certaines espèces ont été signalées de nouveau dans les années 1980 et 1990, montrant qu'un retour naturel de certaines espèces n'est pas exclu. C'est le cas pour l'éperlan et la truite de mer dans l'Escaut [10], pour le saumon atlantique [11], la truite de mer [12] et, peut-être, la grande alose dans la Meuse [13].

L'exploitation d'espèces anadromes est attestée depuis la Préhistoire en Belgique, mais l'information est très limitée à cause du faible nombre de sites anciens avec des restes de poissons. Ainsi, la pêche à l'esturgeon dans l'Escaut est illustrée depuis le Néolithique avec le site d'Audenarde-Donk [14], tandis que la capture saisonnière de la grande alose dans la Meuse est indiquée sur le site mésolithique de l'Abri-du-Pape [15]. La disparition de la plupart des espèces migratrices ayant eu lieu à la fin du XIXe et au XXe siècle, le déclin est difficile à suivre par l'archéozoologie du fait de la déconsidération des contextes les plus récents par l'archéologie.

Ainsi, le contexte de découverte le plus récent d'esturgeon dans l'Escaut date des XVIIe-XVIIIe siècles, sur le site d'Oudburg, à Gand [16]. L'espèce était encore régulièrement proposée au XVIIIe siècle à la criée de Louvain, selon une étude des anciennes archives communales [17]. Jusque dans les années 1970, de petits spécimens d'esturgeons ont encore été pêchés au large des côtes belges, mais des données pour l'intérieur du pays manquent. Durant l'entre-deux-guerres, l'espèce était décrite comme *rare dans l'Escaut* [18], et aux Pays-Bas les derniers esturgeons de grande taille ont été capturés dans les eaux continentales en 1952 [19]. L'extinction dans les fleuves belges a été liée à la surpêche et aux difficultés pour les esturgeons à joindre les zones de fraie propices, à cause des travaux d'aménagement des fleuves. Il y a cependant des indications qui montrent que l'esturgeon avait déjà éprouvé beaucoup plus tôt des difficultés à se maintenir en Europe de l'Ouest, davantage que les autres espèces anadromes. Jusqu'à présent, aucun site belge datant du bas Moyen Age n'a livré de nombreux restes d'esturgeon. Aussi, le fait que la capture d'un esturgeon était un événement exceptionnel à l'intérieur du pays, méritant une mention dans les chroniques, démontre la rareté de l'espèce à cette époque. Ce poisson était considéré comme précieux et faisait souvent partie de cadeaux à des personnages importants [20]. Ces données historiques ainsi que la pauvreté des découvertes archéologiques suggèrent que l'extinction était en place beaucoup plus tôt et que son accomplissement a été long. Des recherches sur deux sites le long de la côte méridionale de la mer Baltique démontrent effectivement une baisse importante dans les captures de l'esturgeon durant le Moyen Age [21]. Sur les sites de Raelswieck (VIIIe-XIIe siècles) et de Gdansk (Xe-XIIIe siècles), la proportion d'esturgeon qui était de 70 % au début, chute à 12-13 % à la fin de l'occupation des deux sites.

Une autre espèce qui mérite attention ici est le silure glane, ou poisson-chat européen (**Fig. 3**). Ce poisson, qui peut atteindre jusqu'à 3 m de long, se rencontre actuellement surtout en Europe de l'Est. Bien que l'on ait pu récemment pêcher quelques silures glanes dans l'Escaut et la Meuse [22], ces bassins ne sont pas considérés comme faisant partie de sa répartition actuelle puisqu'il s'agissait de spécimens provenant d'élevages expérimentaux. Il ne semble pas y avoir de reproduction à l'état sauvage en Belgique, raison pour laquelle l'espèce n'est pas considérée par la majorité des ichtyologistes comme faisant partie de la faune indigène. Les données archéozoologiques démontrent cependant que le silure glane a bien vécu dans les bassins de l'Escaut et de la Meuse jusqu'au Moyen Age. Pour le bassin de l'Escaut, la découverte la plus ancienne provient du site néolithique d'Audenarde-Donk [23], tandis que la trouvaille la plus récente provient de la fortification de Grimbergen datée du XIIe siècle [24]. Dans le bassin de la Meuse, l'espèce est attestée pour le Paléolithique supérieur [25], la période romaine [26] et le XVe siècle [27]. Malgré les chances élevées de conservation des restes de silure glane et le grand nombre de faunes du bas Moyen Age et de la période post-médievale dont nous disposons, l'espèce n'a pas été retrouvée après le XIIe siècle pour le bassin de l'Escaut ou après le XVe siècle pour le bassin de la Meuse. Aux Pays-Bas, les découvertes archéozoologiques placent également la disparition du silure glane au XIIe siècle [28]. Les raisons de l'extinction totale du silure glane, espèce qui n'est d'ailleurs pas connue non plus des sources historiques, ne sont pas claires. La surpêche et la disparition des zones inondables, nécessaires pour la fraie, ont pu jouer un rôle, mais il n'est pas exclu que des facteurs climatiques ont donné le coup de grâce au silure glane [29]. Les hivers rudes et les étés plus frais durant les petites glaciations ont pu empêcher l'espèce de se

reproduire avec succès. Une nouvelle colonisation naturelle par le silure glane n'a apparemment jamais eu lieu après le XIIe siècle dans l'Escaut et après le XVe siècle dans la Meuse, probablement parce que l'influence négative de l'homme sur l'environnement l'a rendue impossible. Le fait que l'espèce fait défaut dans les textes et sur les représentations médiévaux signifie sans doute qu'elle n'était plus d'un grand intérêt économique. Malgré tout, cet exemple démontre de nouveau l'intérêt des analyses archéozoologiques pour la connaissance des ichthyofaunes anciennes par rapport aux autres sources d'informations.

CONSOMMATION DE POISSONS AU MOYEN AGE LE LONG DU BASSIN DE L'ESCAUT

L'étude des restes de poissons provenant des sites préhistoriques et romains à l'intérieur du pays permet de reconstituer la faune d'eau douce telle qu'elle était avant que des effets de surpêche et de pollution se sont faits sentir. Pour le bas Moyen Age, plusieurs documents existent démontrant les problèmes qui se posaient à la pêche en eau douce et à d'autres formes d'exploitation ou d'utilisation des eaux. Ainsi, plusieurs conflits d'intérêt sont connus entre les pêcheurs et les travailleurs du lin [30]. Le rouissage à grande échelle du lin le long de la Lys et de la Durme causait une grave pollution des eaux, entraînant parfois la mort massive de poissons. La pollution de l'eau était également un problème dans les villes à cause du dépôt d'ordures par les habitants et de la concentration d'activités artisanales (tanneries, chaudronneries, abattoirs). Le poisson d'eau douce devenant plus rare à cause de la pollution de l'eau, l'approvisionnement du consommateur en a été menacé. La demande n'ayant pas baissé, on constate bientôt une surpêche des cours d'eau. Pour tenter de remédier à ce phénomène, on a promulgué un bon nombre de réglementations visant à réprimer la surpêche [31]. Pour compenser le déficit en poisson de rivière, des viviers ont été aménagés pour la pisciculture et, d'autre part, l'importation de poissons marins a été augmentée. Ces deux phénomènes, augmentation du nombre de restes de poissons de mer et introduction et propagation de la carpe, sont parfaitement décelables dans les trouvailles archéozoologiques. Il en va de même pour la surpêche. Les tailles reconstituées à partir d'ossements isolés montrent que les poissons d'eau douce de la ville médiévale étaient en moyenne beaucoup plus petits que les spécimens capturés dans les périodes préhistoriques et romaines.

Pour la Flandre, environ trente ensembles ichtyofauniques ont été étudié à ce jour permettant la comparaison de l'exploitation de l'eau douce en différents milieux et en plusieurs types de sites. Les contextes provenant de sites urbains sont les plus nombreux et peuvent être comparés à ceux provenant d'abbayes et de châteaux, situés à la campagne. Les exemples qui suivent se limitent à des archéofaunes échantillonnées en détail, c'est-à-dire en utilisant des tamis à maille fine. L'importance relative de l'anguille, des autres poissons d'eau douce, des espèces anadromes et des poissons marins est indiquée pour plusieurs contextes du bas Moyen Age (**Fig. 4**). Il s'agit des villes d'Anvers, de Gand [32] et de Louvain [33], de l'abbaye d'Ename [34] (contexte datant entre 1450 et 1550) et du château de Londerzeel [35] (XIVe siècle). On constate que les poissons consommés en ville étaient surtout des espèces marines. Les poissons d'eau douce, autres que l'anguille, sont peu nombreux et leur faible taille montre que cette rareté dans les

milieux urbains est en partie causée par la surpêche. Le fait que l'anguille tient une place importante dans le nombre de poissons consommés est une forte indication du rôle joué par la pollution. De toutes les espèces dulçaquicoles, l'anguille résiste le mieux à la pollution organique de son biotope. Sur les sites à la campagne, l'apport des poissons d'eau douce était beaucoup plus élevé. Le château de Londerzeel se trouve en bordure d'une petite rivière dans laquelle la majorité des espèces dulçaquicoles, récoltées lors des fouilles, pouvaient être pêchées. Les facilités de pêche alentours et une pollution locale sans doute faible expliquent la forte présence de poissons locaux, tandis que les espèces anadromes (esturgeons et corégones) ont également pu être procurées facilement puisque le seigneur possédait les droits de pêche pour ces animaux prestigieux. L'abbaye Saint-Salvator d'Ename se trouvait également dans un milieu rural où la pollution était restreinte, mais ici la forte proportion de restes de poissons d'eau douce est liée au fait que la carpiculture était pratiquée pour répondre à la demande élevée en poisson. La carpe représente environ 70 % des restes de poissons d'eau douce, tandis que l'anguille entre en compte pour environ 20 % [36].

Il est clair de ce qui précède que la pêche locale ne suffisait pas durant le bas Moyen Age et que l'importation d'espèces marines et la pisciculture devaient être organisées pour répondre à la demande en poisson. Les données archéozoologiques disponibles à ce jour ne permettent pas de dater exactement le début de l'importation de poissons marins à l'intérieur de la Flandre. Les poissons marins, surtout hareng, gadidés (cabillaud, églefin et merlan) et poissons plats (surtout la plie), sont retrouvés sur tous les sites du bas Moyen Age dont nous possédons de la faune. Malheureusement, les ensembles fauniques médiévaux datant d'avant le XIIe siècle sont limités en nombre et en étendue. Ainsi, nous savons que le hareng était déjà importé dans le *portus* d'Ename aux alentours de l'an mil [37], tandis que le petit échantillon du site *Veemarkt* à Gand, daté du VIIe-début du VIIIe siècle, ne comprend aucune espèce marine [38].

CONSOMMATION DE POISSONS AU MOYEN AGE LE LONG DU BASSIN DE LA MEUSE

Le nombre de sites médiévaux le long du bassin de la Meuse ayant livré des ossements de poisson abondants est limité. Uniquement pour la ville de Namur, des restes fauniques, soigneusement récoltés à l'aide de tamis à maille fine, sont disponibles [39]. Le fait que de nombreuses sources écrites existent concernant la pêche et la gestion de l'eau dans cette ville [40] permet de confronter des données historiques à des trouvailles archéologiques, au moins partiellement. La ville de Namur se trouve sur la confluence de deux grandes rivières, la Sambre et la Meuse (**Fig. 5**). La partie la plus importante de la ville se développait sur la rive gauche de la Sambre, un quartier plus petit était bâti sur le Grognon, la zone entre les deux fleuves. La ville est parcourue par une petite rivière, le Hoyoux, qui se jette dans la Meuse. Sur la rive gauche de la Sambre, des fossés étaient déjà creusées aux IXe et Xe siècles mais leurs tracés sont mal connus. Un système élargi est attesté pour le XIVe siècle et plus tard, à la fin du XVe-début du XVIe siècle, une dernière série d'enceintes et de fossés était construite. Les fossés étaient alimentés par des chenaux creusés au début et vers la fin du XVe siècle. Les données historiques disponibles, comptes communaux et ordonnances, concernent surtout les fossés et datent essentiellement du

XVe siècle. Pour les rivières et les viviers hors de la ville, les données historiques sont plus limitées. Ces eaux relevaient du domaine seigneurial : le compte percevait des redevances sur les cours d'eau ou cédait, moyennant une rente, le droit de les détourner et d'y pêcher. Le revenu de ces opérations figure dans les comptes du domaine, mais les différentes rubriques sont moins détaillées que celles de la comptabilité urbaine.

Beaucoup d'ordonnances et de comptes communaux sont liés à la problématique de la pollution des eaux causée par le dépôt d'ordures domestiques et par les activités artisanales telles que brasseries, tanneries, industrie drapière et boucheries. Il y avait aussi un souci permanent pour garder propres les fossés et pour en assurer l'alimentation en eau, ainsi que la circulation. La ville employait un *varlet* qui veillait à ce que les vannes sur les chenaux alimentant soient opérés ; parfois le niveau de la Sambre était baissé pour passer au vidange des fossés et le valet (ou *varlé*) organisait aussi l'enlèvement des ordures et des plantes aquatiques [41]. L'administration communale se chargeait également de l'organisation des pêcheries dans les fossés. La lecture des comptes renseigne en partie sur les espèces capturées, sur le lieu et la saison de pêche, sur les méthodes de pêche et la taille minimum des poissons, sur les pêcheurs même, sur le prix des poissons, sur le lieu de la vente... [42]. Il existait une véritable gestion des eaux et des pêcheries à Namur. Le magistrat de Namur ou les élus prenaient souvent l'initiative de rempoissonner les fossés, travail qui était effectué par les valets et des ouvriers. Les comptes mentionnent des achats d'alevins ou de jeunes poissons à l'extérieur de la ville. On sait aussi que tout poisson pêché dans les fossés n'était pas nécessairement vendu. On choisissait souvent d'en rejeter ou de les mettre dans une sorte de réservoir. Les poissons qui n'étaient pas rejetés étaient vendus pour accroître la recette communale. Une partie des poissons était vendue en détail à l'Applé, près du pont de la Sambre. Le reste était vendu par lots importants, souvent pour exportations vers Liège, Huy et Dinant. Le commerce de poisson était effectué par des personnes parfois qualifiées de pêcheurs. Des textes du XIVe et du XVe siècles démontrent que Namur importait aussi des produits marins [43]. La vente était régulée d'une façon très stricte. Pour la période post-médiévale, on sait que le transport de poisson marin frais à partir d'Ostende durait trois jours pour arriver à Bruxelles, Anvers, Malines ou Louvain. Des textes du XVe siècle démontrent que le poisson marin consommé à Namur venait de Malines et de Louvain [44]. Pour des raisons bien évidentes, le poisson marin était surtout importé à Namur sous forme préservée. Le hareng salé était très important, ce qui est illustré par le fait que les textes médiévaux distinguent entre pêcheurs (qui vendaient le poisson d'eau douce) et d'autre part les *herengiers*. Il est remarquable que jusqu'à la deuxième moitié du XVIIIe siècle les bouchers à Namur gardaient le droit de vente de poissons marins. Celui-ci était vendu sur le marché de viande sur la rive gauche de la Sambre jusqu'à la fin du XVIe siècle. Depuis le XVIIe siècle, les bouchers vendaient poissons marins et poissons d'eau douce sur l'Applé [45]. Ceci reflète sans doute la compétition qui existait entre poisson et viande. Les bouchers ne pouvaient pas vendre la viande durant le carême et ont réussi à obtenir le droit de vente de poissons séchés et salés qui étaient moins chers et donc favorisés par les gens moins riches.

Le matériel archéo-ichtyologique disponible à ce jour pour la ville de Namur provient essentiellement de trois latrines fouillées au Grognon, dont les remplissages datent du XIIe siècle, de la fin du XVe–début du XVIe siècle et du XVIIe siècle. Au moins dix-neuf espèces d'eau douce

ont été identifiées, ainsi que trois différents poissons marins. Toutes les espèces dulçaquicoles mentionnées dans les textes ont été identifiées, à l'exception de la lamproie, espèce dont les chances de survie en contexte archéologique sont limitées aux dents kératineuses. Il apparaît également que le nombre d'espèces trouvé en fouille est plus élevé que la liste fournie par les textes, phénomène qui résulte sans doute du fait que certains termes anciens couvraient plusieurs espèces semblables. Les exigences écologiques des espèces permettent d'affirmer que les poissons consommés au Grognon provenaient de la Sambre, de la Meuse et de l'Hoyoux et les fossés que celui-ci alimentait. Il est clair également, par la présence d'espèces sensibles à la pollution et au manque d'oxygène, que des eaux de bonne qualité étaient toujours disponibles. La reconstitution des tailles de poisson, à partir des ossements isolés, montre cependant que les mesures administratives pour limiter la surpêche n'étaient pas très efficaces. En effet, une grande partie des poissons consommés étaient petits, entre 5 et 10 cm. Il s'agit non seulement d'espèces tels goujon, ablette, loche franche ou épinoche dont la taille adulte est réduite, mais également de poissons qui peuvent atteindre de grandes tailles, tel le gardon. Parmi les restes de brochet on constate que la majorité des individus mesuraient entre 10 et 25 cm et plusieurs anguilles ne dépassaient pas une longueur de 20 à 30 cm. Des carpes étaient élevées comme le démontrent les contextes archéologiques du XVe-XVIe et du XVIIe siècles, mais c'était surtout l'importation de poissons marins qui permettait de répondre à la demande accrue en poisson. Le poisson marin ne jouait pas encore un rôle important au XIIe siècle : le hareng est la seule espèce représentée par un faible nombre de restes (**Fig. 6**). L'absence totale de mollusques marins montre également que le commerce en denrées alimentaires provenant de la côte était encore peu développé. Plus vers le sud encore, au Luxembourg, on constate également que le hareng est la première espèce marine à être importée au Moyen Age, entre le Xe et le XIIe siècle [46]. Le commerce des autres poissons marins ne se développe apparemment que plus tard. Les échantillons de Namur du XVe-XVIe siècle confirment l'importance du hareng et démontrent en même temps que le commerce des gadidés (la famille des cabillauds) et des poissons plats était négligeable ou inexistant. Ce n'est que dans le contexte du XVIIe siècle que cabillaud et poissons plats deviennent importants. Nous ignorons sous quelle forme les poissons plats étaient importés à Namur, mais pour le cabillaud on peut affirmer, à base des éléments squelettiques représentés, qu'il s'agissait de morue sèche. Pour les poissons plats des preuves archéologiques existent pour le traitement de plies par séchage le long de la côte belge au XVe siècle [47] et des sources historiques du XVIe siècle mentionnent le commerce de plies séchées le long des côtes flamandes et néerlandaises [48]. Comparé aux sites archéologiques le long de l'Escaut, il est clair que l'importation systématique de produits marins à Namur est un phénomène relativement tardif. De plus, on constate qu'en Flandre le commerce de poissons marins concernait une plus grande variété d'espèces. La distance de Namur par rapport à la mer a probablement joué un rôle dans leur apparition tardive et a certainement influencé le choix des espèces, avec une préférence pour les produits séchés, salés ou fumés. Il est toutefois important de souligner que depuis le XVIIe siècle au moins, des preuves existent de l'apport régulier de mollusques marins démontrant qu'un transport rapide était possible. Peut-être l'importation tardive de poissons marins à Namur s'explique-t-elle par une surpêche moins dramatique dans le bassin de la Meuse que dans le bassin de l'Escaut ? Ou encore, était-on capable à Namur au XVe siècle de satisfaire la demande

en poissons par une meilleure politique de pêcherie dans les rivières et les fossés, et par la carpiculture pratiquée dans les fossés et dans des viviers ? Il reste pourtant à souligner que la croissance des villes le long de la Meuse a débuté plus tard et qu'elle a été moins forte que celle des villes le long de l'Escaut. L'effet du nombre croissant d'habitants sur la faune d'eau douce s'est donc fait sentir plus tard le long de la Meuse. Un autre facteur qui pourrait expliquer les différences réside dans le fait que Gand et Anvers se trouvaient depuis l'an mil dans la zone des marées de l'Escaut, résultant dans une évacuation moins rapide des polluants par rapport aux eaux plus rapides de la Meuse à Namur.

LA CARPICULTURE EN BELGIQUE

Tout comme l'importation de poissons marins, la pisciculture était une stratégie importante pour compenser la rentabilité diminuante des pêcheries en eau douce. Cette pratique est liée à l'introduction de la carpe, une espèce qui était facile à élever dans des eaux stagnantes ou à courant faible. Sa croissance était rapide et son apport nutritif élevé. Traditionnellement, le rôle des abbayes a été souligné dans la propagation de la carpe, mais il n'est pas exclu que les châteaux y aient aussi contribué d'une façon significative [49]. La règle bénédictine et le grand nombre de jours de jeûne expliquent la consommation de poisson plus fréquente et plus élevée dans les abbayes. Cette pratique, bien documentée par les sources historiques, est également illustrée par l'archéologie. Ainsi la comparaison d'ensembles fauniques, récoltés par un tamisage systématique, permet de démontrer la forte dépendance de poisson dans les abbayes par rapport aux châteaux et aux villes (**Fig. 7**) [50].

Les trouvailles archéologiques les plus anciennes de la carpe en Belgique proviennent des châteaux de Londerzeel [51] et de Laarne [52] et datent de la deuxième moitié du XIIIe siècle et de la première moitié du XIVe siècle. La preuve la plus ancienne de carpe découverte dans une abbaye belge provient d'un contexte à Ename datant entre 1350 et 1450 [53]. Cette trouvaille est donc un peu plus récente que celles provenant des châteaux. Les analyses archéozoologiques pour l'abbaye d'Ename démontrent que, depuis cette période, la carpe reste très importante dans l'approvisionnement. La comparaison des tailles reconstituées des carpes provenant de deux contextes médiévaux et d'un contexte post-médiéval démontrent que les poissons de ce dernier étaient en moyenne beaucoup plus grands (**Fig. 8**) [54]. Peut-être ces données indiquent qu'à travers le temps les méthodes de la carpiculture se sont améliorées.

Les données archéologiques disponibles à ce jour suggèrent que la carpiculture en Flandre était une activité limitée aux abbayes et châteaux à la campagne. Des indications archéologiques ou historiques pour la pisciculture dans les eaux des villes comme Gand sont inexistantes [55]. Pour le bassin de la Meuse, par contre, les archives de Namur démontrent que depuis le XVe siècle la carpe était élevée dans les fossés de la ville. Ces différences sont sans doute liées au degré de pollution des eaux excluant une telle entreprise à Gand.

La carpe a été introduite en Europe occidentale sous sa forme domestique. L'espèce s'échappait des viviers et formait des populations marrons dans des cours d'eau à faible courant. La date de ce phénomène n'est pas certaine, mais de nouvelles trouvailles archéologiques

apportent des informations précieuses à ce sujet pour la Belgique. Le matériel en question provient de fouilles dans le quartier médiéval disparu de la ville d'Ypres. Cette ville se trouve dans le bassin de l'Yser dans un environnement très humide, à la confluence d'un petit affluent de l'Yser et de plusieurs ruisseaux. Sur un niveau de sol, à l'intérieur d'une maison en bois près d'un petit cours d'eau, une douzaine de squelettes complets de carpes de très petite taille a été découverte [56]. Le contexte archéologique et le plan de la maison semblent indiquer que les poissons ont été jetés sur le sol d'une étable derrière une petite enceinte 57. Il est vraisemblable que ces ossements représentent des poissons considérés comme impropres à la consommation humaine et qui, de ce fait, étaient destinés au fourrage des animaux. L'importance de cette trouvaille réside dans le fait qu'elle date aux alentours de 1300, qu'elle provient d'un contexte social pauvre (pas dans un château ou une abbaye) et qu'elle a été découverte près d'une rivière. Ceci indique que le marronnage de la carpe en Belgique a déjà eu lieu très vite après l'introduction de la forme domestique.

Des restes de carpes ont également été trouvés à Raversijde, un village de pêcheurs sur la côte belge datant du XVe siècle [58]. Tout comme le matériel d'Ypres, ces ossements de carpe pourraient représenter la forme marronne. Le site de Raversijde se trouve loin des bassins de l'Escaut et de l'Yser, mais des poissons d'eau douce ont pu être capturés dans le *Sluisvaart*, un reliquat d'une ancienne crique. Il est peu probable que les pêcheurs de Raversijde aient été impliqués dans la carpiculture, une entreprise qui ne s'accorde pas à leur situation socio-économique. Le matériel archéologique de Raversijde indique une certaine prospérité, mais les habitants n'appartenaient pas aux classes aisées de la société [59].

CONCLUSION : FUTURES RECHERCHES

Dans ce qui précède, les tendances qui s'observent ont été illustrées lors de l'analyse d'ichtyofaunes provenant de sites du bas Moyen Age en Belgique. Des différences dans l'exploitation et la consommation de poisson sont évidentes en Flandre en comparant les villes et les habitations à la campagne. Des phénomènes de surpêche et de pollution locale peuvent expliquer les différences entre sites dans un milieu urbain et ceux hors des villes, mais le statut du site et les règles alimentaires locales ont également joué un rôle. L'étude d'archéofaunes supplémentaires permettra de mieux documenter encore les phénomènes observés et elle devrait s'élargir à des sites ruraux, pas encore disponibles à ce jour. On constate que le long du bassin de l'Escaut, l'approvisionnement en poisson d'eau douce ne répondait pas à la demande et que, au moins depuis le XIIe siècle, des poissons marins étaient importés en grande quantité et que la carpiculture était pratiquée depuis le XIIIe siècle. Dans les sites, peu nombreux, le long du bassin de la Meuse, l'importation de poissons marins était moins importante, plus tardive et ne concernait quasi uniquement que le hareng jusqu'aux XVe-XVIe siècles. Cependant, l'élevage de carpe fournissait un supplément. Les données présentées pour le sud de la Belgique ne sont basées que sur trois contextes archéologiques et des analyses ultérieures permettront sans doute d'apporter des précisions au modèle présenté ici. Un inconvénient pour toute la région considérée est le manque quasi total d'ichtyofaunes datées du haut Moyen Age. Ce hiatus dans la documentation archéozoologique heurte la datation précise du début de l'importation de poisson marin, qui est à considérer comme un indicateur de la régression des faunes d'eau douce. De

plus, des sites plus nombreux de cette période permettront de suivre le déclin graduel d'espèces sensibles tels l'esturgeon et le silure glane dont la disparition de nos fleuves est mal documentée.

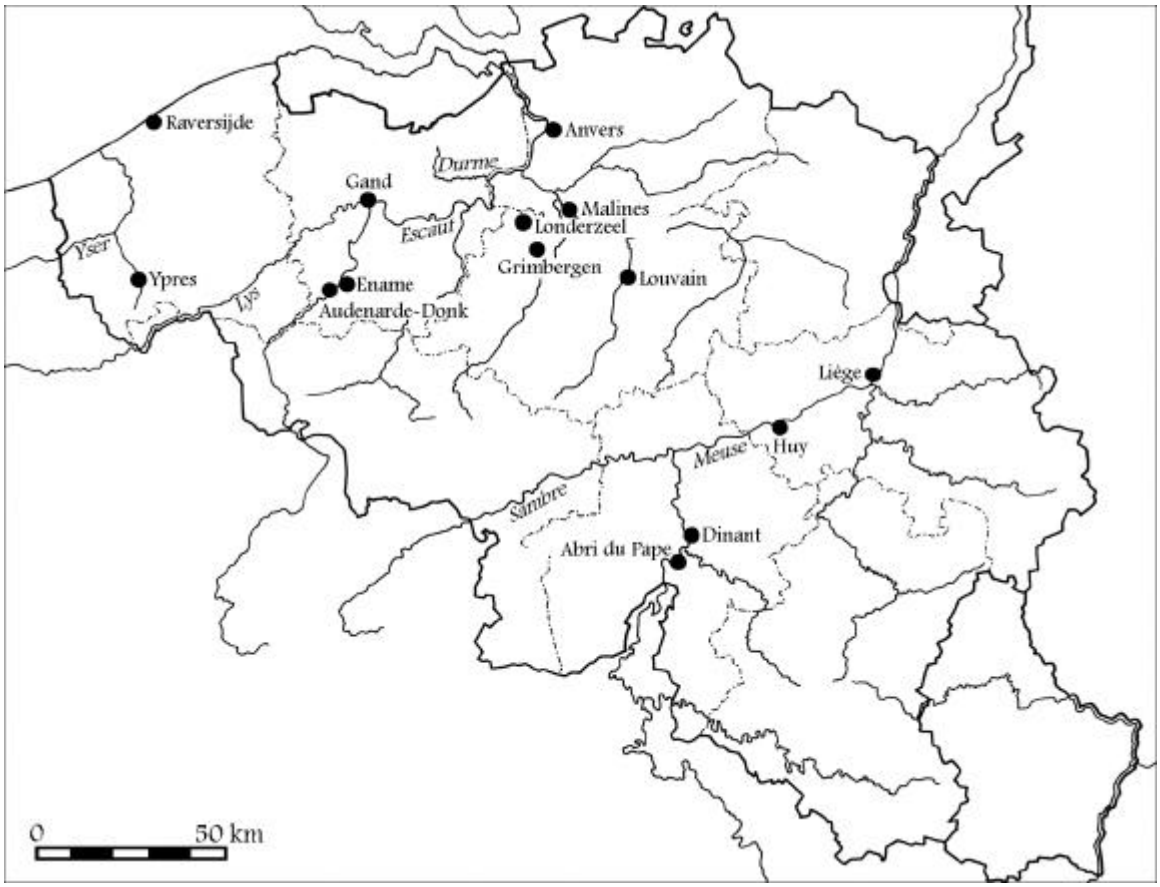


Fig. 1. Carte des fleuves, sites et villes cités dans le texte

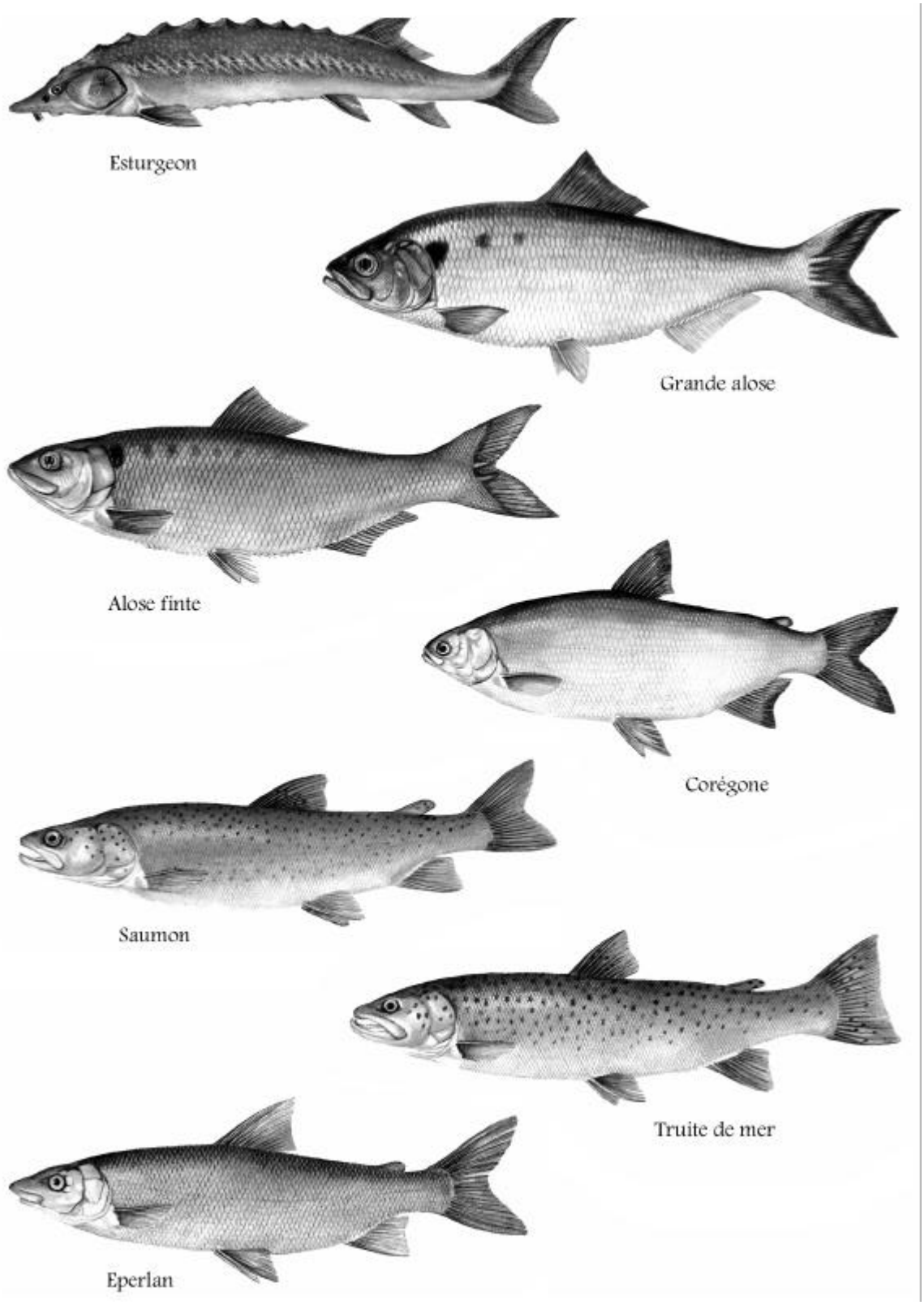


Fig. 2. Espèces anadromes actuellement disparues
dont la présence ancienne en Belgique est attestée par les restes fauniques

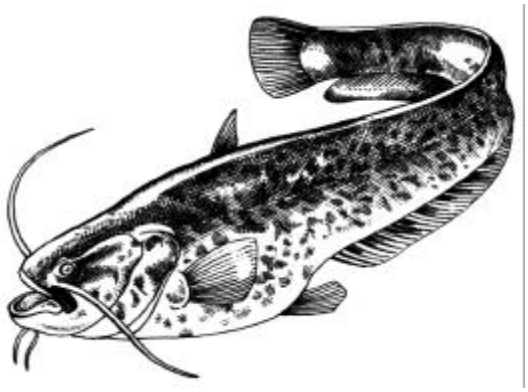


Fig. 3. Silure-glane ou poisson-chat européen.

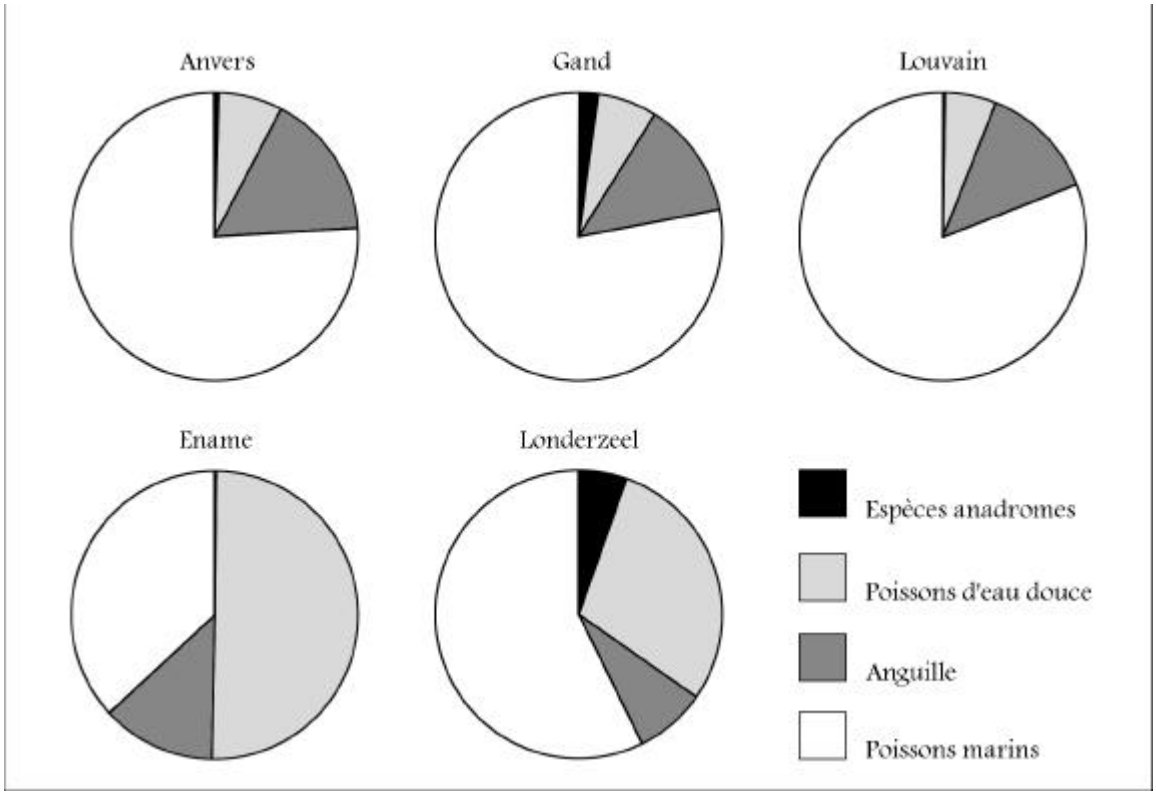


Fig. 4. Importance relative des anguilles, des autres poissons d'eau douce, des espèces anadromes et des poissons marins dans les villes d'Anvers, de Gand, de Louvain, dans l'abbaye d'Ename et le château de Londerzeel. Les pourcentages ont été calculés sur la base du nombre de restes osseux

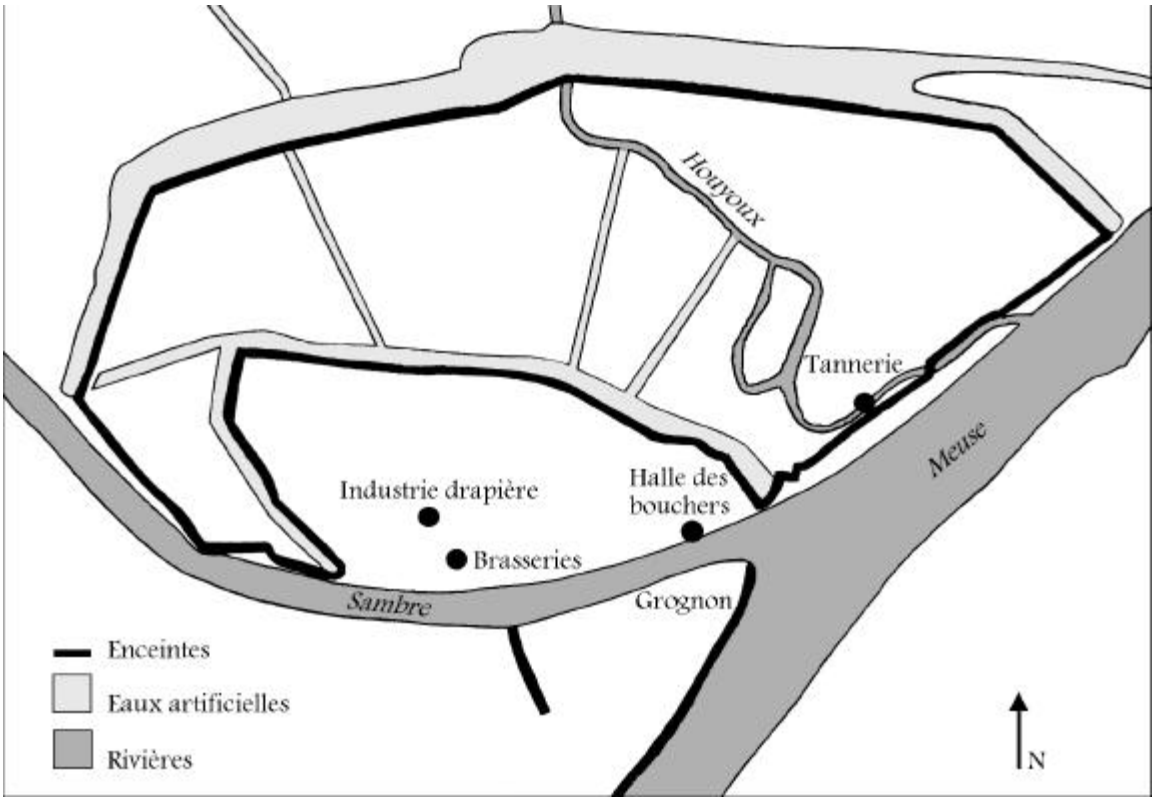


Fig. 5. La ville de Namur et son réseau hydrographique,
d'après THOMAS (F.), "Hygiène, approvisionnement en eau et gestion hydrographique à Namur au XVe siècle", *Annales de la Société archéologique de Namur*, 68, p. 235-305.

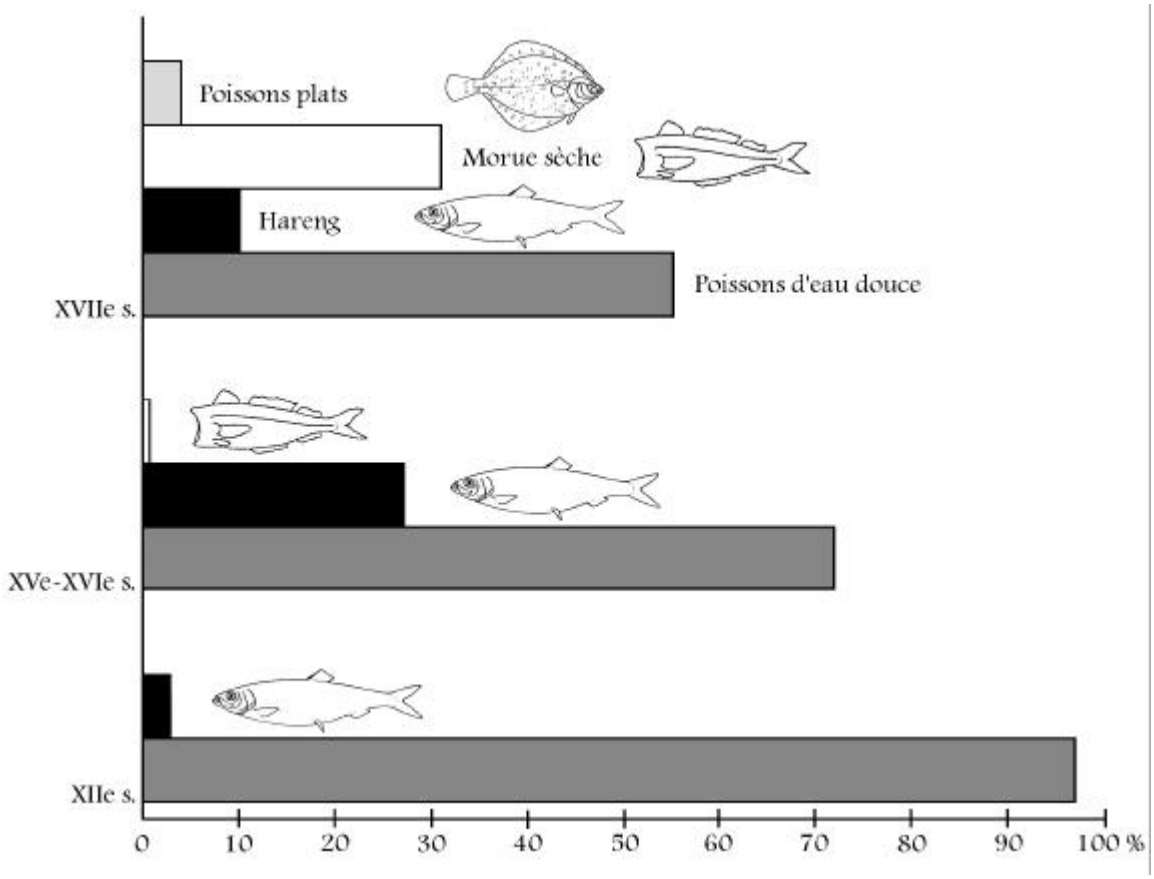


Fig. 6. Importance relative de poissons d'eau douce et des différents poissons marins (hareng, cabillaud, poissons plats) importés à Namur selon les restes fauniques provenant de trois latrines

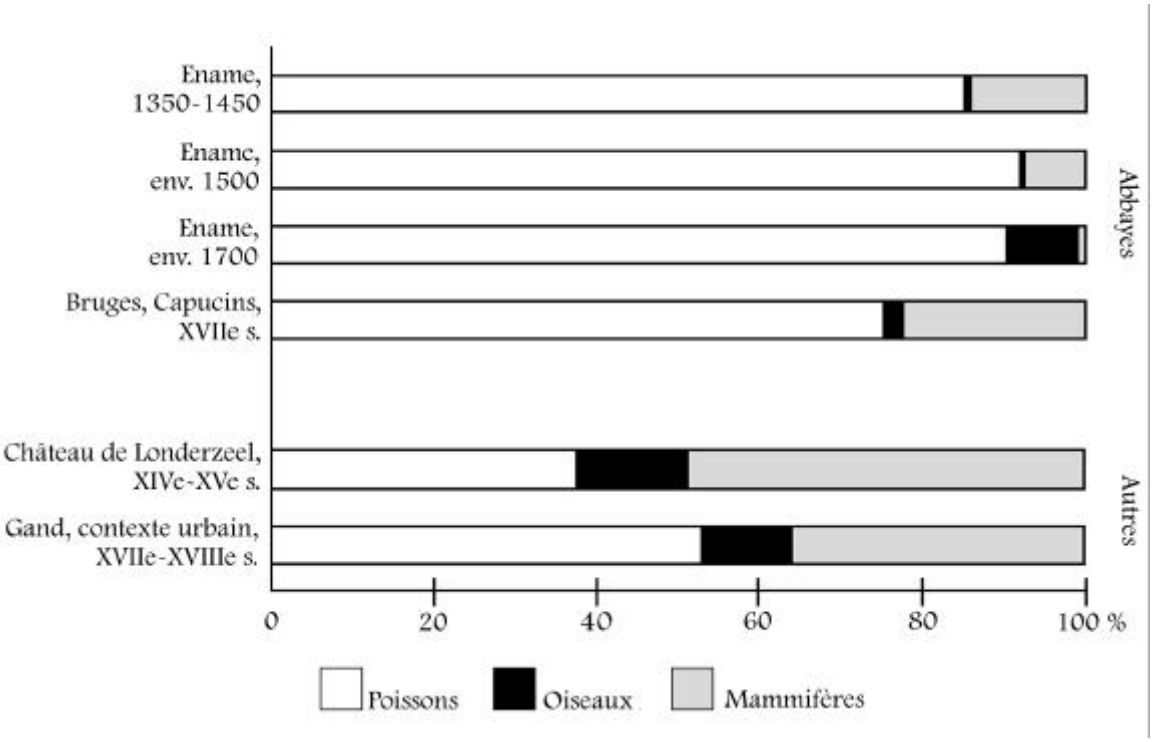
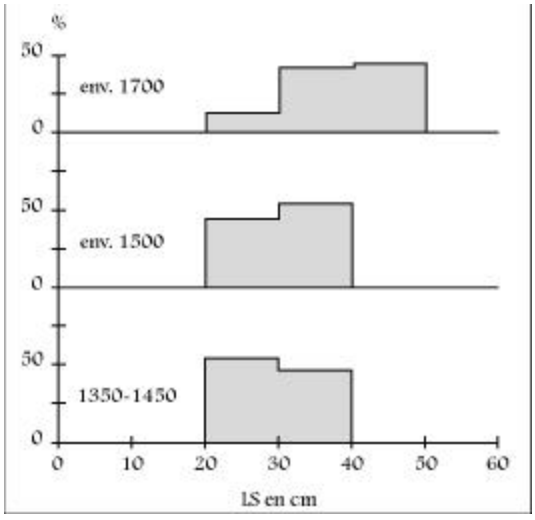


Fig. 7. Importance relative de poissons, oiseaux et mammifères dans six contextes médiévaux et modernes



LS : longueur standard, c'est-à-dire la distance entre le museau et la base de la queue

Fig. 8. Répartition des tailles reconstituées des carpes consommées à différentes époques dans l'abbaye d'Ename

---

[1] MANE (P.), "Représentations figurées de la pêche en eau douce du IXe au XVe siècle", dans cette publication.

[2] Par exemple, GIJZEN (A.), "De vismarkt van Joachim Beuckelaer", dans *Joachim Beuckelaer. Het markt-en keukenstuk in de Nederlanden 1550-1650*, Gent, 1986, p. 67-70.

[3] ERVYNCK (A.), VAN NEER (W.), "Het archeologisch onderzoek van de voedseleconomie van laatmiddeleeuwse steden. Mogelijkheden en eerste resultaten voor Leuven", dans BESSEMANS (L.) *et al.*, éd., *Leven te Leuven in de late Middeleeuwen*, Leuven, 1998, p. 79-94.

[4] La méthodologie de l'archéo-ichtyologie, ses limites et ses possibilités pour la région considérée ici sont élaborées dans VAN NEER (W.), ERVYNCK (A.), *L'archéologie et le poisson*, Ath, 1994, 92 p.

[5] MEADOW (R. H.), "Animal bones : problems for the archaeologist together with some possible solutions", *Paléorient*, 6, 1980, p. 65-77.

[6] ERVYNCK (A.), VAN NEER (W.), "A preliminary survey of fish remains in medieval castles, abbeys and towns of Flanders (Belgium)", dans HEINRICH (D.), éd., *Archaeo-ichthyolological Studies. Proceedings of the 6th Meeting of the ICAZ Fish Remains Working Group, Offa*, 51, 1994, p. 303-308 ; VAN NEER (W.), ERVYNCK (A.), *L'archéologie et le poisson..., op. cit.* ; ID., "New data on fish remains from Belgian archaeological sites", dans VAN NEER (W.), éd., *Fish exploitation in the past. Proceedings of the 7th Meeting of the ICAZ Fish Remains Working Group, Annales du Musée royal de l'Afrique centrale, Sciences zoologiques*, 274, 1994, p. 217-229 ; VAN NEER (W.), "Fish remains from the Upper Magdalenian in the Grotte du Bois Laiterie", dans OTTE (M.), STRAUS (L.-G.), éd., *La grotte du Bois Laiterie (Namur) : La recolonisation magdalénienne de la Belgique, Etudes et Recherches archéologiques de l'Université de Liège*, 80, 1997, p. 205-213.

[7] La contribution de Wim Van Neer à ce texte présente des résultats de recherches du Programme Pôles d'attraction inter universitaires-Etat belge, Services du Premier ministre-Services fédéraux des affaires scientifiques, techniques et culturelles.

[8] SELYS-LONGCHAMPS (E. de), "Classe IV. Poissons d'eau douce", dans *Faune Belge : indication méthodique des mammifères, oiseaux, reptiles et poissons observés jusqu'ici en Belgique*, Bruxelles, 1842, p. 183-245 ; GENS (E.), *Notions sur les poissons d'eau douce de Belgique. La pisciculture, l'exploitation, l'entretien, le repeuplement des eaux, suivies de la nouvelle loi sur la pêche*, Bruxelles, 1885 ; MAES (L.), *Dispositions légales et réglementaires qui régissent la pêche fluviale en Belgique*, Bruxelles, 1898 ; RAVERET-WATTEL (C.), *Atlas de poche des poissons d'eau douce de la France, de la Suisse Romande et de la Belgique*, Paris, 1900 ; POLL (M.), *Faune de Belgique. Poissons marins*, Bruxelles, 1947.

[9] POLL (M.), *Faune de Belgique..., op. cit.* ; PHILIPPART (J.-Cl.), VRANKEN (M.), "Atlas des poissons de Wallonie", *Cahiers d'Ethologie appliquée. Collection Enquêtes et Dossiers*, 4, 1983, p. 1-395.

[10] VAN DAMME (P.), HOSTENS (K.), OLLEVIER (F.), "Fish species of the lower Zeeschelde (Belgium) : a comparison with historical checklists", *Belgian Journal of Zoology*, 124, 1994, p. 93-103 ; MAES (J.) *et al.*, "The composition of the fish and crustacean community of the Zeeschelde estuary (Belgium)", *Belgian Journal of Zoology*, 127, 1997, p. 47-55.

[11] PHILIPPART (J.-Cl.), BARAS (E.), RIMBAUD (G.), "Premières observations sur une population de juvéniles de saumon atlantique (*Salmo salar* L.) reconstituée dans l'Ourthe en 1989", *Cahiers d'Ethologie appliquée*, 10, 1990, p. 421-440.

[12] PHILIPPART (J.-Cl.), "Nouvelles données sur la présence de la truite de mer *Salmo trutta* L. dans la Meuse en Belgique", *Cahiers d'Ethologie appliquée*, 4 (1), 1984, p. 67-72.

[13] MAINGEOT, communication personnelle.

[14] VAN NEER (W.), ERVYNCK (A.), *L'archéologie et le poisson..., op. cit.*

[15] VAN NEER (W.), "Fish remains from the Mesolithic campsite Abri du Pape (Namur province, Belgium)", dans OTTE (M.), STRAUS (L. G.), éd., *Etudes et Recherches archéologiques de l'Université de Liège*, sous presse.

[16] VAN DER PLAETSEN (P.), "Beenderen uit de beerput van de Oudburg", *Stadsarcheologie. Bodem en Monument in Gent*, 13, 3, 1989, p. 91-96.

[17] VAN BUYTEN (L.), "Données historiques sur le commerce de poissons à Louvain (Brabant, Belgique) au 18e siècle et leur apport à l'archéozoologie", dans VAN NEER (W.), éd., *Fish exploitation... , op. cit.*, p. 151-161.

[18] POLL (M.), *Faune de Belgique..., op. cit.*

[19] DE NIE (H. W.) *Atlas van de Nederlandse zoetwatervissen*, Doetinchem, 1996.

[20] BRINKHUIZEN (D.), "Preliminary notes on fish remains from archaeological sites in the Netherlands", *Palaeohistoria*, 21, 1979, p. 83-90.

[21] BENECKE (N.), "Some remarks on the sturgeon fishing in the southern Baltic region in medieval times", dans BRINKHUIZEN (D.), CLASON (A. T.), éd., *Fish and Archaeology*, *BAR International Series*, 294, 1986, p. 9-17.

[22] PHILIPPART (J.-C.), *communication personnelle.*

[23] VAN NEER (W.), ERVYNCK (A.), *L'archéologie et le poisson..., op. cit.*

[24] GAUTIER (A.), RUBBERECHTS (V.), "Animal remains of the Senecaberg fortification", *Bulletin des Musées royaux d'Art et d'Histoire*, 48, 1976, p. 49-84.

[25] GILTAY (L.) "Note sur la présence, en Belgique, de *Silurus glanis* L., durant le Quaternaire", *Bulletin du Musée d'Histoire naturelle de Belgique*, 7, 21, 1931, p. 1-7.

[26] DE CUPERE (B.), VAN NEER (W.), "La faune du site de l'Hospice Saint-Gilles à Namur : résultats préliminaires", dans CORBIAU (M.), PLUMIER (J.), éd., *Actes de la Première Journée d'Archéologie namuroise*, 1993, p. 87-92.

[27] VAN NEER (W.), LENTACKER (A.), "Restes fauniques provenant de trois fosses d'aisances du Grognon à Namur (XIIe, XVe-XVIe et XVIIe siècles)", dans PLUMIER (J.), CORBIAU (M. H.), éd., *Actes de la Quatrième Journée d'Archéologie namuroise*, 1996, p. 89-104.

[28] BRINKHUIZEN (D.), "On the finds of European catfish (*Siluris glanis* L.) in the Netherlands", dans KUBASIEWICZ (M.), éd., *Archaeozoology I. Proceedings of the 3rd International archaeozoological Conference*, Szczecin, 1979, p. 256-261.

[29] HEINRICH (D.), "Fischreste als archäozoologische Quellengattung-Probleme und Ergebnisse", *Archäologische Informationen*, 12, 1989, p. 172-179.

[30] MATERNE (J.), "Exploitatiemethoden, uitrusting en reglementering in de Vlaamse binnenvisserij. Een regionale analyze : de Wase Durmestreek van de Late Middeleeuwen tot op het einde van het Ancien Régime", *Annalen van de Koninklijke Oudheidkundige Kring van het Land van Waas*, 91, 1988, p. 205-266.

[31] ID., *ibid.*

[32] VAN NEER (W.), ERVYNCK (A.), "New data on fish remains... ", *op. cit.*

[33] ERVYNCK (A.), VAN NEER (W.), "Het archeologisch onderzoek van de voedseleconomie van laatmiddeleeuwse steden. Mogelijkheden en eerste resultaten voor Leuven", dans BESSEMANS (L.) *et al.*, éd., *Leven te Leuven in de late Middeleeuwen*, Leuven, 1998, p. 79-94.

[34] ERVYNCK (A.), VAN NEER (W.), "De voedselvoorziening in de Sint-Salvatorsabdij te Ename (stad Oudenaarde, prov. Oost-Vlaanderen) I. Beenderen onder een keukenvloer (1450-1550 A.D.)", *Archeologie in Vlaanderen*, 2, 1992, p. 419-434.

[35] DEWILDE (M.) *et al.*, *De 'Burcht' te Londerzeel, Archeologie in Vlaanderen*, Monografie 1, 1994, 224 p.

[36] ERVYNCK (A.), VAN NEER (W.), "De voedselvoorziening... ", *op. cit.*

[37] VAN NEER (W.), ERVYNCK (A.), *données inédites.*

[38] VAN NEER (W.), ERVYNCK (A.), "New data on fish remains... ", *op. cit.*

[39] LENTACKER (A.), "Restes fauniques... ", *op. cit.* ; LENTACKER (A.) *et al.*, "Historical and archaeozoological data on water management and fishing during medieval and postmedieval times at Namur (Belgium)", dans DE BOE (G.), VERHAEGHE (F.), éd., *Papers of the medieval Europe Brugge 1997 Conference. Vol. 9. Environment and Subsistence in medieval Europe*, 1997, p. 83-94.

[40] GENICOT (L.), "Une ville en 1422", dans *Namur : le site, les hommes de l'époque romaine au XVIIIe siècle*, Bruxelles, *Collection Histoire*, 15, 1988, p. 79-112 ; LELIEVRE (X.), "Institutions namuroises : législation sur la pêche", *Annales de la Société archéologique de Namur*, 10, 1968, p. 186-193 ; THOMAS (Fr.), "Hygiène, approvisionnement en eau et gestion hydrographique à Namur au XVe siècle", *Annales de la Société archéologique de Namur*, 68, 1994, p. 235-305.

[41] GENICOT (L.), "Une ville en 1422", *op. cit.* ; THOMAS (Fr.), "Hygiène, approvisionnement en eau... ", *op. cit.*

[42] LELIEVRE (X.), "Institutions namuroises... ", *op. cit.* ; THOMAS (Fr.), "Hygiène, approvisionnement en eau... ", *op. cit.*

[43] BALON (J.), "La pêche et le commerce du poisson dans le Namurois au Moyen Age", *Namurcum*, 19, 3, 1942, p. 25-39.

[44] ID., *ibid.*

[45] LADRIER (F.), "Le commerce du poisson de mer à Namur au XVIIIe siècle", *Namurcum*, 40, 1968, p. 56-68 ; LELIEVRE (X.), "Institutions namuroises... ", *op. cit.*

[46] ERVYNCK (A.), LENTACKER (A.), VAN NEER (W.), "Les restes fauniques du Château du Bock à Luxembourg-ville (G.-D. de Luxembourg)", dans ZIMMER (J.), éd., *Die Burgen des Luxemburger Landes*, Luxembourg, 1996, p. 221-228.

[47] PIETERS (M.) *et al.*, "Raversijde : een 15de eeuwse kuil, een lens met platvisresten, en de betekenis voor de studie van de site en haar bewoners", *Archeologie in Vlaanderen*, 4, 1994, p. 253-277 ; VAN NEER (W.),

PIETERS (M.), "Evidence for processing of flatfish at Raversijde, a late medieval coastal site in Belgium", *Anthropozoologica*, 25 / 26, 1997, p. 571-578.

[48] EGMOND (F.), *Een bekende Scheveninger. Adriaen Coenen en zijn Visboeck van 1578*, Scheveningen, 1997.

[49] HOFFMANN (R.), "Remains and verbal evidence of carp (*Cyprinus carpio*) in medieval Europe", dans VAN NEER (W.), éd., *Fish exploitation... , op. cit.*, p. 139-150.

[50] ERVYNCK (A.), "Following the rule ? Fish and meat consumption in monastic communities in Flanders (Belgium)", dans DE BOE (G.), VERHAEGHE (F.), éd., *Environment and subsistence... , op. cit.*, p. 67-81.

[51] DEWILDE (M.) *et al.*, *De 'Burcht' te Londerzeel, op. cit.*

[52] ERVYNCK (A.), "New data on fish remains... ", *op. cit.*

[53] ERVYNCK (A.), VAN NEER (W.), "De voedselvoorziening in de Sint-Salvatorsabdij te Ename... ", *op. cit.*

[54] ID., *ibid.*

[55] LIEVOIS, *communication personnelle.*

[56] VAN NEER (W.), ERVYNCK (A.), *données inédites.*

[57] DEWILDE (M.), *données inédites.*

[58] PIETERS (M.) *et al.*, "Raversijde : een 15de eeuwse kuil... ", *op. cit.*

[59] PIETERS (M.) *et al.*, "Granaatappels, een zeeëngel en rugstreeppadden. Een greep uit de inhoud van een bakstenen beerput uit het 15de-eeuwse Raversijde (stad Oostende, prov. West-Vlaanderen)", *Archeologie in Vlaanderen*, 5, sous presse.

Retour au sommaire